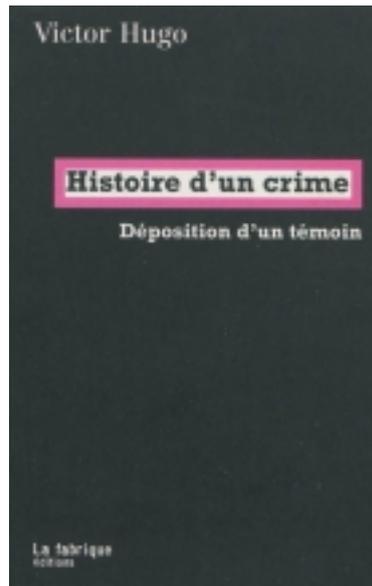


*Histoire d'un crime*¹



Un grand écrivain ne dort jamais vraiment, il naît, il pense, il rêve, il écrit, il meurt, et entre temps pas une seconde d'accalmie. À la lecture des sept cents pages de son mémoire sur le coup d'État du 2 décembre 1851, c'est ce que ressent le lecteur : Hugo ne dort jamais. Il est toujours présent, il participe à tous les événements, il voit, entend, interroge, écoute, pour dire un jour les choses telles qu'elles se sont déroulées réellement. Le livre, intitulé *Histoire d'un crime, déposition d'un témoin*, est un récit heure par heure des quatre journées sanglantes et scandaleuses qui firent naître en France le Second Empire, coup d'État, arrestations, massacre, puis dictature de l'Empereur Napoléon III jusqu'à 1870 et la Troisième République. Hugo a découpé le volume en quatre parties : “Le guet-apens”, “La lutte”, “Le massacre”, “La victoire” (du pouvoir), suivies d'une conclusion : “La chute” (mais en 1870 seulement, soit dix-neuf ans plus tard).

¹ *Histoire d'un crime (Déposition d'un témoin)*, de Victor Hugo. 2009, La fabrique, 756 p., 29 €.

En 1851, Victor Hugo est âgé de 49 ans, c'est un des écrivains français les plus connus, académicien mais aussi député à l'Assemblée nationale. Il est au cœur de l'événement, il fait partie des représentants du peuple que le pouvoir a décidé d'arrêter pendant la nuit du 1er au 2 décembre. Hugo raconte sa fuite, les minutes d'incrédulité, de colère, la clandestinité de maison en maison et de rue en rue dans tous les quartiers de Paris, les réunions entre les représentants qui ont échappé aux arrestations, les sessions improvisées des députés qui votent à quelques uns des textes destinés à destituer Louis Napoléon, les troupes qu'on voit prendre place aux intersections, les canons qui sont installés, les colonels que les députés haranguent brièvement pour essayer de les rallier, les traîtres parmi les députés, ou plus exactement les pleutres, et également l'hésitation du peuple des faubourgs, le peu de soutien apporté par la population aux républicains. Puis il y a les barricades, avec Hugo toujours présent aux avants-postes, manquant de se faire tuer après avoir failli se faire arrêter, mais se jouant du sort et finalement fuyant la France.

L'Histoire, dont les notes scrupuleuses de cette nouvelle édition nous confirment qu'elle a été respectée, est servie par ce lyrisme d'Hugo, reconnaissable entre cent, une langue excessive et décidée, binaire, mais pourtant juste, où toutes les scènes sont tranchées comme un tableau qui ne contiendrait que des couleurs primaires, rouge, jaune, bleu, auxquelles on aurait ajouté le blanc et le noir.

Décrivant la corruption des militaires, il raconte : « *Le soir du 2 décembre, ce colonel disait à une femme : – J'ai gagné ce matin cent mille francs et mes épauettes de général. – La femme le chassa.* ». Dans l'Histoire selon Hugo, tous les protagonistes prononcent des phrases magnifiques, ce sont des personnages parfaits, de sorte que tout en étant un crime constitutionnel, le 2 décembre 1851 est aussi un incroyable roman à la Alexandre Dumas. Les choses vues sont toutes ici exceptionnelles, les détails bondissent et explosent, et tous les personnages de la comédie humaine se succèdent les uns à la suite des autres ; ainsi d'un des représentants préférant fermer les yeux sur le coup d'État, ne voulant pas suivre ses collègues dans la résistance et faisant la sourde oreille, Hugo écrit : « *On parlait tout haut chez lui de lui devant lui, il semblait ne pas entendre.* » À propos des réunions et assemblées générales,

Hugo, inimitable d'immodestie : « *On me cria : Présidez.* »

On bute sur les formules hugoliennes à chaque page : « *Les représentants ont fait tout leur devoir, la Providence n'a peut-être pas fait tout le sien* », ou « *Le péril grandit, grandissons avec le péril.* » Quand la police vient chez lui pour l'arrêter, il s'est déjà enfui mais sa femme lance aux fonctionnaires : « *Vous savez que vous commettez un crime. Les jours comme celui-ci ont un lendemain.* »

Hugo ne semble jamais fatigué, il est toujours en révolte, et toujours réfléchi, lucide, combatif, vaillant, jamais découragé, jamais résigné, ouvert à toutes les propositions du futur. Paraphrasant Étienne de la Boétie, il lâche : « *Qui est digne du bagne est au bagne. Mériter la chaîne, c'est la porter.* »

En grand stratège de la guerrilla, l'écrivain explique : « *La tactique de combat du comité fut de ne point condenser la résistance dans une heure ni dans un lieu, mais de la répandre sur le plus grand nombre de points et le plus grand nombre de jours possible.* »

Il n'est jamais seul, il se fond dans le groupe, le dirige mais aussi l'écoute, il accompagne les autres représentants et ensemble ils livrent une guerre juridique qui passe par les mots des décrets que prennent à tour de rôle gouvernement et députés, textes imprimés et placardés successivement sur les murs, cohabitant parfois l'un à côté de l'autre, décrets contre décrets, phrases contre phrases.

Mais après la première journée (le guet-apens) et la deuxième (la lutte), c'est un jour de massacre : sur le boulevard Montmartre la fusillade fait près de mille morts en trois heures, la troupe a tiré à l'aveugle pour reprendre les barricades. Hugo : « *La mitraille se rua sur la foule. La mitraille est une foule aussi; c'est la mort émiettée. Elle ne sait où elle va, ni ce qu'elle fait. Elle tue et passe.* »

Louis Napoléon gagne, Hugo choisit la fuite, l'exil, la Belgique puis plus tard Jersey et Guernesey. Il explique dans la quatrième partie ("Page écrite à Bruxelles") que « *Louis Bonaparte tient la France, et qui tient la France tient le monde* » et que lui, écrivain errant, va le combattre. « *Oui, je ferai le jour! j'arracherai le rideau, j'ouvrirai la fenêtre.* » Victor Hugo restera en exil près de vingt ans, jusqu'à 1870 et la défaite de Sedan, refusant entre temps toutes les amnisties qu'on lui propose. Il écrira ses plus grands livres à Jersey et

Guernesey, *Les Châtiments*, *La Légende des siècles*, *Les Misérables*, *William Shakespeare*. C'est quand on refuse ce qui nous dénature que l'on devient ce que l'on est, tout simplement.

Mars 2010
Marc Pautrel